DISSERTATION

N° 273.

SUR

LA RAGE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 30 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR M. LALLEMENT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/larage0009mlal

DISSERTATION

SUR

LA RAGE.

Maladie caractérisée le plus souvent par une sensibilité excessive et l'horreur des liquides. La sensibilité est exaltée, au point que toute sensation est des plus douloureuses. Selon *Magendie*, une surdité congéniale cessa dans cette circonstance. L'horreur des liquides tient sans doute à une déglutition excessivement douloureuse et au souvenir de cette douleur. Une simple angine tonsillaire fait redouter le moment de la déglutition. Le seul souvenir d'une grande douleur suffit pour donner des crispations aux sujets nerveux. Pendant long-temps j'éprouvais en voyant jouer des instrumens à vent un malaise très-analogue à la douleur que m'avait causée l'étude trop assidue de ces instrumens. Il y a ici déglutition des plus douloureuses chez un sujet excessivement nerveux ; ainsi l'horreur des liquides n'a, ce me semble, rien qui doive étonner. La sensibilité est ici exaltée et désordonnée, comme l'est le mouvement dans le tétanos. Une douleur partant d'une blessure qui s'enflamme le plus souvent précède le frisson par lequel débutent chacune de ces maladies, et même chacun de leurs accès. L'intelligence est également conservée dans les deux cas, au moins le plus souvent. La rage affecte l'homme, les quadrupèdes et

les oiseaux, en offrant toutefois dans les symptômes quelques différences, selon les espèces et même selon les individus.

Cette maladie, qui tire aujourd'hui son nom du mot *rabies, fureur,* fut appelée *cynolossa* par *Cœlius Aurélianus*, c'est-à-dire *rage de chien, fureur canine;* il la nomma aussi *hydrophobia, horreur de l'eau; pantophobus, horreur de tout.*

Causes de la rage.

Elles sont *morales* ou *physiques.* Parmi les premières on compte surtout la colère et la frayeur.

Dans les Mémoires de la société royale de médecine, année 1773, M. *Gallet* rapporte l'observation d'un jeune homme qui, après une vive querelle avec son frère, passa une nuit très-agitée, perdit l'appétit, fut pris d'hydrophobie au bout de deux jours, et en mourut au bout de sept dans une convulsion, après avoir offert des alternatives de fureur et de faiblesse.

Une domestique, vivement pressée par un jeune homme au moment de ses règles, entre en fureur; l'écoulement est supprimé; bientôt douleurs vagues générales, suivies de fièvre ardente, délire violent, enfin hydrophobie et convulsions à la vue de toute espèce de liquide. Tous les alimens sont rejetés. Saignées multipliées, bains chauds, froids, lavemens, tout échoue; elle meurt le troisième jour. (Nosologie de *Sauvages.*)

Dans quelques cas, la frayeur ne fut pas moins funeste, ainsi que le prouvent les faits suivans: *Felix Plater* (liv. 1, page 90) rapporte l'observation d'une femme qui, rentrant chez elle après une vive frayeur, ne put avaler aucun liquide; bientôt leur aspect seul, le moindre mouvement de l'air déterminèrent des convulsions. Le huitième jour, survint une diarrhée, qui fut suivie de la mort.

Une chaleur violente a plusieurs fois produit la maladie. Un paysan de dix-huit ans fit six lieues par une chaleur excessive; après quoi il fut pris tout à coup d'hydrophobie. (Journ. de méd., 17 juillet 1757.)

Lavirotte, docteur, régent de la Faculté de médecine de Paris, a consigné dans le numéro suivant du même journal un fait de la même nature. Le numéro de novembre 1767 en offre un autre fourni par M. *Marrigues*, chirurgien de Versailles.

Un fait cité par *Morgagni* montre l'hydrophobie arrivant chez un individu qui avait le corps très-échauffé quelques instans après qu'il eut bu une grande quantité d'eau froide. La même circonstance produisit chez moi, il y a quelque temps, une constriction de la gorge tellement douloureuse, que la déglutition en devint presque impossible.

Les alimens âcres ont sur la production des maux de gorge une influence connue de tout le monde. Un enfant mangea beaucoup de faines qu'on avait placées sur un poêle chaud pour les faire sécher. Bientôt apres, il fut attaqué d'une véritable hydrophobie, qui le fit mourir dévoré par une soif et une chaleur brûlantes qu'il ne put calmer.

Au nombre des causes de l'hydrophobie ou de la rage, les auteurs ont encore mis une chute (Journ. de méd., t. 6, 1757), un coup sur la tête (Essais de la société de méd. d'Édimbourg), l'épilepsie (*Guipatin*), les fièvres putrides (*Salmuth*), l'inflammation des poumons (Journ. encyclopédique, t. 13), de l'estomac (Essais d'Edimbourg), l'hystérie et une foule d'autres plus ou moins contestables, que je passe sous silence, pour arriver à la cause qui amène presque tous les cas d'hydrophobie ou de rage, l'inoculation.

Y a-t-il inoculation? Selon MM. *Gérard* et *Léon*, *Thomas Percival*, il n'y a ni virus ni contagion. La plaie résultant d'une morsure cause, comme toute autre plaie, des accidens nerveux qui, pour eux, constituent une sorte de tétanos, que M. *Gérard* a appelé *tétanos rabien*. D'autres, frappés de l'influence de la frayeur sur la production de la maladie, n'ont voulu connaître que cette cause, et ont soutenu que les animaux en étaient capables, en citant l'impression que fait sur un cheval la voix de son maître, celle que manifestent les chiens à l'aspect d'un chien enragé devant lequel ils prennent la fuite, fût-il bien

plus faible qu'eux. Néanmoins on peut dire qu'une foule d'animaux et d'hommes, qui sont des plus tranquilles après une morsure n'en sont pas moins atteints de la rage plus ou moins long-temps après cette circonstance.

Parmi les nombreuses victimes de cette maladie, dont les auteurs rapportent les histoires, aucune n'a éprouvé les seuls accidens d'une plaie simple; toutes ont offert les mêmes symptômes, et ont succombé à la maladie de l'animal qui les avait mordues. Les faits de cette nature sont si nombreux, qu'on ne peut pas plus douter de la transmission de cette maladie que de celle de la variole. MM. *Magendie*, *Breschet* et *Dupuytren* ont inoculé la rage en frottant les plaies d'un animal avec la bave d'un chien enragé. M. *Hertwig*, professeur à l'école vétérinaire de Berlin, a souvent réussi à communiquer la rage en inoculant avec une lancette la bave d'un chien enragé. (Journ. hebdomadaire, n°. 53.) Si l'on considère que parmi le grand nombre des personnes qui ont été mordues, ce sont surtout les morsures à nu qui ont été funestes, n'y eût-il eu que la plus légère égratignure ou simple déplacement de l'épiderme, tandis que de vastes plaies qui ont beaucoup saigné, celles surtout qui furent faites à travers les habits, n'ont point eu de suites fâcheuses, il est facile d'y voir autre chose que la plaie, dont la gravité n'a aucun rapport avec les accidens consécutifs.

Ainsi, le virus est dans la bave du chien, et de plus il paraît n'être que là. En effet, les nombreux médecins qui, aux écoles vétérinaires d'Alfort, de Berlin, et bien ailleurs, en France et en Angleterre, ont expérimenté sur des chiens enragés, en ont respiré l'haleine et reçu la sueur sur leurs mains, sans qu'il s'ensuivît d'accident, souvent ils se sont blessés en disséquant, et il n'en résulta rien. Le sang d'un chien enragé fut appliqué sur les plaies, injecté dans les veines d'autres chiens, qui n'ont rien éprouvé. (Dict. des sciences méd., tome 37, p. 63.) Ainsi le sang n'est pas virulent. On ne peut attribuer son inaction à la mort, puisque M. *Hertwig* réussit une fois sur deux à communiquer la rage avec la bave d'un chien mort depuis une

demi-heure, et une autre fois avec la bave d'un chien mort depuis quinze heures. (Journ. hebdom., n°. 53.) Ainsi, il n'y a de virulent que le mélange de salive et de mucus bronchique ou la bave. Si maintenant on considère que les muqueuses urétrales, ophthalmiques, nasales enflammées produisent un mucus irritant, on sera très-porté à croire que tout le virus est fourni par les muqueuses trachéales et surtout bronchiques, qui sont constamment enflammées, tandis que les glandes salivaires paraissent être le plus souvent à l'état normal. De nombreuses expériences ont prouvé son action sur le derme à nu et sur les plaies; il paraît, au contraire, n'en avoir aucune sur les voies digestives, car M. *Hertwig* a fait avaler de la bave de chien enragé à vingt-deux chiens, sans qu'aucun d'eux en parût affecté. (Clinique, 11 août 1830.) De nombreux accidens prouvent qu'on peut dire de la bave du loup, du chat, du renard, ce que je viens de dire de celle du chien.

Ce virus n'a pas à l'égard de tous les animaux la même puissance. *Jean Ashburner* cite un cas où quatre hommes et douze chiens ayant été mordus par le même chien enragé, les chiens seuls devinrent enragés. (*Samuel Cooper*, t. 1, p. 663.)

Ces différences de susceptibilité à contracter la maladie se retrouvent même entre les individus de même espèce; sur cinquante-neuf chiens auxquels M. *Hertwig* inocula le virus avec la lancette, quatorze seulement contractèrent la maladie. Un doguin supporta en trois ans neuf inoculations. (Clinique, note cité.)

En passant de ces carnivores aux herbivores et à l'homme, on voit la virulence de la bave disparaître presque complètement. M. *Dupuy*, professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, a plusieurs fois inoculé la rage en frottant une plaie avec une éponge tenue quelque temps dans la gueule d'un chien enragé. L'éponge retirée de la bouche des vaches et des moutons enragés, employée de même, n'a jamais communiqué leur maladie. *Gillmann* inocula la bave d'un cochon à deux lapins sans leur communiquer la rage. Tout récemment à Alfort, deux moutons, un chien et un cheval reçurent sur une plaie la bave

d'un mouton enragé, sans qu'il leur survînt aucune altération de santé. (Journ. de *Magendie*, tome 8.)

D'un autre côté *J. Ashburner* assure que M. *King* a communiqué la rage à une poule avec la salive d'un bœuf qui venait de mourir de cette maladie. (*Samuel Cooper*, tome 1, page 656.)

La bave de l'homme inoculée à différens animaux par *Gautier*, *Vaughan*, *Babington*, en Angleterre, n'a rien produit. *Bosquillon* (Mém. de la société médicale démulation, cinquième année), *Paroisse* (Bibliothèque médicale, tome 43) sont arrivés au même résultat. M. *Gérard*, de Lyon, a inséré la bave d'un malade dans huit piqûres faites aux quatre pattes d'un chien, qui huit mois après se portait encore très-bien. (Essai sur le tétanos rabien, page 29.) M. le docteur *Bézard* donna à un chien de la chair imprégnée de salive d'un homme mort de rage, à un autre les glandes salivaires, à un troisième les lambeaux d'une plaie, aucun ne tomba malade. (Société médicale philantropique, 1807, page 17.)

En 1813, MM. *Magendie* et *Breschet* prirent sur un morceau de linge de la salive d'un homme qui mourut de la rage quelques momens après, ils inoculèrent cette bave à deux chiens, dont un devint enragé. Le 27 juillet, trente-huit jours après l'inoculation, il en mordit deux autres, dont l'un était en pleine rage le 26 août. (Jour. gén. de méd., tom. 52, page 13.)

Mais pour ce seul fait, bien constant il est vrai, de la virulence de la bave de l'homme, il y a des milliers d'inoculations de cette bave qui n'ont produit aucun effet, au point que plusieurs médecins, qui n'ont probablement pas expérimenté avec la bave du chien, ont nié l'existence du virus rabique. Peut-on d'après cela croire, avec *Ettmuler*, qu'un père communiqua la rage à ses enfans en les embrassant ; avec *Schenk*, qu'un patricien, le jurisconsulte Balde et le vénitien Brasco, gagnèrent la maladie en caressant leur chien malade ; avec *Cœlius Aurélianus*, qu'une couturière la contracta pour avoir cassé un fil infecté avec ses dents ; un autre pour avoir sucé la bave qui salissait sa jupe ; d'autres enfin en se servant d'instrumens cou-

verts de rouille qui avaient servi à tuer un animal enragé? L'haleine, selon *Jacques Foulliens;* les griffes, selon *Cœlius, Bauhin, Fabrice H.;* la salive sur la peau saine, selon *Dioscoride, Galun, Paré* et bien d'autres, peuvent transmettre la maladie. On ne peut nier un fait par cela seul qu'on ne la pas vu; mais l'inertie bien démontrée de la bave du chien ailleurs que sous l'épiderme ou sur une plaie, et dans tous les points de l'économie vingt-quatre heures après la mort de l'animal qui la fourni, m'autorisent à penser que les anciens ont méconnu ou la maladie ou au moins la principale cause de son développement dans ces cas.

Connaissant l'action de la frayeur et du virus, on comprendra mieux l'effet de l'inoculation par morsure, où ces deux agens concourent souvent simultanément à la production de la maladie.

Morsure.

M. *Dupuy* a vu souvent à Alfort des moutons enragés mordre à nu ceux qui les entouraient sans leur communiquer la maladie. (Jour. de physiologie, t. 8.) Les autres herbivores n'ayant pas de bave virulente, non plus que le mouton, ne produiraient sans doute aussi avec leurs dents qu'une plaie simple. Plusieurs fois la morsure de l'homme fut, dit-on, funeste dans la colère, l'épilepsie, la fièvre. (*Malpghi, Poutau, Manget.*) L'individu mordu en pareil cas était non-seulement sous l'influence d'une plaie simple à la vérité, mais probablement aussi agité par une commotion morale puissante. Plusieurs fois aussi la rage ou quelque affection très-analogue résulta de la morsure de chiens qui continuèrent à se bien porter. (*Zuinger.*) M. *de V....* m'a cité une jeune créole victime d'une pareille morsure. *Arti, Barbantini, Jean Hunter,* citent des chasseurs qui, devenus évidemment enragés pendant l'absence des chiens qui les avaient mordus, cessèrent tout à coup de l'être quand leur chien, de retour, leur parut bien portant. M. le docteur *Nicot*, blessé en disséquant un chien mort de la rage, crut s'être inoculé la maladie; dès-lors plus

de repos, de travail, d'appétit; il essaie en vain de boire, la déglutition est impossible, la respiration s'embarrasse. A force de raisons, M. *Trolliet* lui fait comprendre qu'il n'y a pas eu inoculation; bientôt les accidens disparurent comme par enchantement. (*Trolliet.*)

La morsure d'un carnivore enragé est non-seulement compliquée souvent d'influence morale, mais encore d'inoculation d'un virus plus ou moins abondant dans beaucoup de cas. Selon la plupart des observateurs, les morsures faites à nu ont causé plus d'accidens que celles qui furent faites à travers les vêtemens. Sur quinze personnes mordues à Senlis, cinq le furent à travers leurs vêtemens, aucune ne périt; tandis qu'il en mourut cinq des dix autres mordues à nu. Il est au moins très-probable que les vêtemens, en essuyant les dents et tenant la plaie couverte empêchent l'inoculation.

Sur trente-cinq personnes mordues citées par *Trolliet*, neuf furent préservées d'accident; sur trois, la morsure n'était pas évidente; six autres furent protégées par d'épais vêtemens, ou traitées par les lotions aqueuses et le fer rouge. Il en mourut dix sur dix-sept mordues à Brions par une louve; neuf sur dix (*Rey*); à la Rochelle, dix-huit sur vingt-quatre, trois autres aussi mordues par un loup périrent toutes. (*Leroux.*)

Sur quinze individus mordus à Senlis par un chien, trois seulement meurent de rage évidente; un seul périt sur vingt-un mordus (*Hunter*); un sur trente-un mordus aussi par un chien. (*Vaughan.*)

D'après cela, on ne peut douter que le loup enragé ne soit plus à craindre que le chien. La virulence de la bave, nulle chez les carnivores, évidente au moins une fois (*Magendie*) chez l'homme, omnivore, bien évidente chez les carnivores, continue-t-elle cette progression en croissant chez ces derniers avec la voracité?

Les plaies faites par un loup sont-elles plus fâcheuses par leur étendue ou parce qu'elles siégent le plus souvent à la tête, et qu'il y a morsure à nu, ou enfin par une impression morale plus forte?

L'étendue des plaies n'est pas toujours en rapport avec les accidens qui suivent. Une plaie plus large que profonde, et qui saigne facile-

ment et abondamment, est souvent moins funeste qu'une petite plaie, étendue surtout en profondeur, saignant peu ou pas, et se refermant bientôt en enveloppant la bave virulente (1). Quant au siége, on considère assez généralement celles de la tête comme les plus dangereuses, même lorsqu'elles sont faites par un chien enragé. Quant à la frayeur, un loup en cause toujours plus qu'un chien; plus d'une fois elle a déterminé d'une manière assez évidente l'action du virus. *Baudot* a traité une femme qui, apprenant la mort d'une personne mordue par le même chien qu'elle, en fut fortement effrayée : sa plaie, qui suppurait depuis trente jours, cesse aussitôt de fournir du pus, prend un mauvais aspect; ses bords se renversent, des douleurs pongitives s'étendent bientôt de la plaie à la gorge, en parcourant le bras affecté; les accidens se multiplient, et la malade meurt avec tous les signes de la rage. Des cas de cette nature sont très-nombreux. Dans les cas où des accidens ont été ainsi déterminés après plusieurs mois, et même plusieurs années, il semble que la frayeur soit venue donner au système nerveux le degré de susceptibilité qui lui manquait pour être irrité par le virus. Les excitans, soit généraux, soit locaux, ont plusieurs fois déterminé l'invasion des accidens; un repas, un excès de boisson, un coup porté sur la plaie, parfois long-temps, six mois et plus après, une morsure qui jusque-là n'avait causé aucun accident. (Mém. de la soc. de méd., 1773.)

Les herbivores n'offrant point de virus, même dans la bave, il est facile d'admettre avec *Andry* qu'un veau enragé ait pu être mangé à Medola, près Mantoue, sans causer d'accident : que les nègres des État-Unis mangent leurs porcs morts de la rage. (Jour. gén. de méd., t. 30.); que le lait des chèvres, des vaches enragées n'ait point causé d'accident, non plus que le coït avec un homme qui a été mordu par un chien enragé. (*Baudot*, Mém. de la Soc. roy. de méd., 1773.)

---

(1) « Deux enfans avaient à la tête de larges plaies faites par un loup : l'un guérit en un mois, et l'autre en deux. Il n'y eut qu'un pansement simple. (Andry, p. 20.)

Le fœtus n'est pas affecté de la maladie de sa mère. Une truie, mordue par un chien enragé, mit bas cinq petits, qui vécurent en pleine santé, bien que leur mère mourût de rage quelques jours après leur naissance. (Soc. roy. de méd. , année 1773.)

Bien des hypothèses ont été imaginées pour rendre compte de l'origine de la rage chez les animaux carnivores, et surtout chez les chiens. C'est sans doute d'après son action sur l'homme que la chaleur a été placée au nombre des causes de la rage des chiens. La gelée a été aussi considérée comme agissant dans le même sens, en privant les chiens de boisson. (*Leroux.*) Cependant, selon *Savary*, *Volney*, *Larrey*, la rage est inconnue en Égypte et en Syrie, où les chiens sont si nombreux et la température si élevée. Selon *Brown*, elle est très-rare aux Antilles, dans l'Amérique méridionale, au cap de Bonne-Espérance. Je sais d'un habitant de Ténériffe qu'elle est inconnue aux îles Canaries.

A Archangel, Tobolsk et dans tous les pays qui sont au nord de Saint-Pétersbourg, la rage est presque inconnue; elle semble confinée dans les régions tempérées de l'Ancien et du Nouveau monde : je la croirais volontiers plus commune dans le midi que dans le nord de la France. Presque tous les mémoires que reçut dans le siècle dernier la Société royale de médecine furent rédigés par des praticiens du midi; ils en parlent comme d'une maladie très-fréquente, tandis qu'elle est rare dans le nord.

On n'est pas mieux fondé à croire qu'elle puisse être causée par des alimens âcres. Elle est inconnue à Alep, où les chiens se nourrissent souvent de chairs putréfiées. La faim ni la saleté n'ont pas plus d'influence sur sa production : on en a laissé dans la plus grande malpropreté périr de faim et de soif, jamais ils n'ont donné aucun signe de rage. (*Magendie*, Journal de physiologie, t. 8.)

Sur cent quatorze cas des chiens enragés, *Trolliet* a vu que les mois de mai et septembre en fournissaient le plus, et janvier et mars moins que tous les autres.

Andry les trouve aussi plus nombreux en mai et en septembre; mais le minimum, pour lui, correspond aux mois de janvier et août :

les mois de mars et avril sont ceux où il trouve le plus de loups enragés.

Il est des chiens qui résistent aux inoculations par morsure, comme à celle que pratique la lancette. M. *Hertwig* en a vu rester en bonne santé après avoir été mordus successivement par plusieurs chiens enragés. Il y en eut un à Alfort qui dans l'espace de trois ans essuya les morsures de trente chiens enragés sans que sa santé en souffrît. (*Saint-Martin*, Monographie de la rage.)

Bien que la bave de l'homme soit le plus souvent sans action, le fluide des vésicules qui se forment sur ses plaies semble être virulent. M. le docteur *Urban* ouvrit un jour ces vésicules, dont le fluide jaillit sur ses doigts, qui présentaient quelques égratignures. Neuf jours après cette opération, il sentit aux doigts une douleur pongitive, qui s'étendit le long du bras jusqu'à la gorge; la douleur est bientôt considérable, la déglutition impossible, les vomissemens paraissent. Tous ces accidens disparurent sous l'influence de son traitement tout local.

Marche de la maladie.

Incubation. C'est ainsi qu'on nomme la première période comprise entre le moment de la morsure et celui où débutent les accidens; elle ne précède en conséquence que la rage inoculée. Pendant cette période, la cicatrisation a lieu comme pour toute autre plaie. La marche connue de l'absorption ne permet pas de douter que la bave virulente n'ait été absorbée; cela est surtout évident pour les cas nombreux où on n'a eu recours aux lotions et autres moyens locaux que plusieurs heures après l'accident; il semble donc que, mêlée au sang, elle soit sans action sur l'organisme : c'est ce que prouvent les vingt-deux chiens d'*Hertwig*, qui restent en santé après avoir avalé cette bave virulente; il n'est, en effet, point de modificateur connu du système nerveux qui ne manifeste son action, quel que soit le point de l'économie par lequel il est introduit; la bave semble n'avoir qu'une influence locale, comme les acides faibles et autres excitans locaux, qui, placés sur le derme

ou un sur une plaie, causent beaucoup de douleur, tandis qu'ils sont sans ou presque sans action sur l'estomac.

La durée de l'incubation varie beaucoup. Sur quatorze individus cités par *Trolliet*, sept furent attaqués du quatorzième au trentième jours après la morsure; cinq, du trentième au quarantième, et deux après le quarantième. Les dix personnes de Brives déjà citées furent prises de la rage : cinq, du quinzième au trentième jour; trois, du trentième au quarante-quatrième, et deux avant le soixante-neuvième. David, déjà cité d'après *Labonardière* (Thèse, Paris, 1820), eut une incubation de quatre mois. Au bout de six mois, un coup de bâton sur la cicatrice de la morsure détermine la maladie. Après huit mois, un coup sur la poitrine eut le même résultat. (Soc. roy. de méd, 1773, pag. 38 et 46.) On cite aussi des périodes de onze, dix-neuf mois. De deux frères mordus par le même chien, l'un meurt le quarantième jour après la morsure, tandis que l'autre est éloigné du pays. De retour, dix ans après, il apprend la mort de son frère : dès-lors il tombe malade, et succombe bientôt de la même manière. (Dict. des sc. médic., t. 47, p. 75.)

On rapporte encore des périodes de vingt et même trente ans; mais, dans la plupart de ces cas, il est bien probable que la frayeur seule a produit les accidens, d'autant plus que les animaux, qui ne sont pas soumis à cette influence, n'offrent pas de ces longues incubations. Elle ne varie guère chez le chien que de dix à cinquante jours; parfois plus courte, elle est rarement plus longue. Aussi M. *Dupuy* cite-t-il comme des cas rares ceux où elle dura soixante-dix jours, et même trois mois.

Une domestique qui avait été mordue ressentit ensuite tous les ans, à l'époque de l'accident, des accès d'hydrophobie et du trouble dans ses idées. (*Schmitd.*) C'est pendant cette période qu'il se développe sous la langue, près la base du filet et les veines sublinguales, selon *Marochetti*, des pustules de couleur sale, gris de chair, grosses comme un petit pois, contenant une matière ichoreuse, paraissant du troisième au neuvième jour après la morsure, et souvent trois jours

après leur apparition. Sur vingt-neuf personnes mordues, sept n'offrirent aucune pustule sous la langue.

Selon M. *Magistel* (Revue, t. 7, p. 247), ces pustules siégent non-seulement sous la langue, mais encore sur la lèvre inférieure, sur les bords de la plaie, sont opaques, cristallines, d'un blanc brunâtre; de forme lenticulaire, rarement allongées ou saillantes. C'est une véritable pellicule recouvrant un fluide cristallin, mat, blanc, purulent, gluant. Leur sensibilité est nulle; elles paraissent du onzième au trentième jour après la morsure. M. *Villette* (Archives, t. 20, p. 129) envoya à l'académie de médecine une partie de langue offrant beaucoup de ces pustules; elles avaient un ombilic central. M. *Marochetti* attribue ces pustules au gonflement des orifices des canaux excréteurs des glandes sous-maxillaires. Beaucoup d'observateurs très-exacts, entre autres M. *Hertwig* qui a tant observé cette maladie, n'ont jamais trouvé ces pustules, même en examinant la langue tous les jours après la morsure.

Invasion, deuxième période ou rage mue.

Les excès de table, la colère, la frayeur, la grande chaleur, l'irritation de la plaie ou de sa cicatrice par un coup porté sur cette partie, ou quelque autre accident, comme une chute, ont souvent déterminé la manifestation des symptômes. Souvent le lieu de la morsure est le point de départ des accidens. Le membre blessé est engourdi chez quelques-uns; chez d'autres, la cicatrice est le siége d'une démangeaison analogue aux douleurs rhumatismales, à celle que les amputés ressentent à leurs moignons, surtout dans les changemens de temps. La douleur parcourt le membre, vient se fixer à la poitrine, au cou, à la tête, sans laisser nulle part sur son passage aucune trace de rougeur. Ces douleurs, qui débutent souvent plusieurs jours avant qu'il n'y ait hydrophobie, reviennent à des intervalles de plus en plus rapprochés et avec une intensité croissante; la pression des parties ne l'augmente pas. Cette circonstance et l'absence de gonflement et de

rougeur sur le trajet de la douleur prouvent, selon moi, que l'excitation n'est portée aux centres nerveux que par les nerfs qui viennent de la plaie : ainsi débute le tétanos. Bientôt la cicatrice s'enflamme, se couvre de phlyctènes, s'ouvre même souvent, et laisse échapper un pus ichoreux. A mesure que le mal fait des progrès, il semble surtout se concentrer au cœur, qui souvent aussi est le siége d'un sentiment de chaleur brûlante. Il est des cas où il n'y a pas de symptôme local; des douleurs vagues convulsives se font ressentir dans toutes les parties du corps : en même temps la tête est pesante, plus ou moins douloureuse ; les tempes semblent comprimées ; insomnie ou sommeil agité par des rêves effrayans, qui représentent toujours l'animal qui a fait la morsure. Quelques malades sont taciturnes, abattus ; mais chez la plupart on trouve augmentation de mémoire, de conception, d'imagination ; mouvemens vifs, conversation animée ; les uns sont causeurs, les autres brusques et laconiques. Les yeux, très-ouverts et brillans, offrant souvent une dilatation de pupille, supportent difficilement une vive lumière. L'ouïe est plus fine, au point qu'un sourd de naissance recouvra l'ouïe pendant les accès. (*Magendie.*) Le bruit est insupportable. Douleurs extraordinaires au cou, au tronc, aux membres grande inquiétude; désespoir profond; tristesse extrême; marques multipliées de la plus affectueuse sensibilité : tout atteste une excitation excessive du système sensitif. Quelquefois il y a nausées, vomissement, constipation, souvent même colique. Après trois, quatre, parfois six jours de ces symptômes, survient l'horreur pour les liquides et les corps brillans, ou l'hydrophobie, qui commence *la troisième et dernière période, celle de la rage déclarée.* C'est alors le symptôme dominant, c'est aussi le plus constant chez l'homme dont la maladie mériterait plutôt le nom d'*hydrophobie* que celui de rage, qui indique un symptôme qu'on ne trouve guère que chez les carnivores enragés, et qui pour cette raison ne devrait désigner que leur maladie.

En proie à une soif brulante, le malade, nouveau Tantale, frisonne, entre en convulsion à l'aspect et même à la seule idée d'un liquide. Essaie-t-il de boire, aussitôt les yeux deviennent brillans, hagards, la

face convulsive, la gorge fortement serrée; tous les membres sont violemment agités; des spasmes du diaphragme déterminent fréquemment le hoquet; la suffocation est imminente. La moindre lumière ou l'agitation de l'air ranime ces douloureux spasmes; aussi recommande-t-il qu'on ne l'approche que lentement. Par moment, le malade peut boire, ce qui arrive surtout pendant les vingt-quatre ou quarante-huit heures qui précèdent la mort. Bientôt les symptômes s'aggravent. Pouls fort, visage animé, yeux enflammés entre les accès. Pendant l'accès, au contraire, pouls petit, serré, faible, yeux menaçans, égarés ou fixes; la bouche est pleine d'une bave visqueuse et écumeuse, que le malade crache difficilement; menaces, grincemens de dents, cris violens, hurlemens horribles. Il éprouve assez fréquemment une douleur le long du rachis; il y a en même temps chaleur brûlante des parties génitales chez la femme, et priapisme violent sans éjaculation chez l'homme. Enfin le pouls devient faible, petit, inégal, intermittent. Surviennent le hoquet, les vomissemens. La respiration devient plus difficile, une sueur froide couvre tout le corps. Enfin la vie, épuisée par de si violentes secousses, finit du troisième au cinquième jour au milieu des convulsions, ou s'éteint dans un calme parfait.

L'intelligence reste le plus souvent intacte : l'envie de mordre n'a pas été observée par les praticiens modernes. Plusieurs fois les malades ont menacé de mordre quand on les a contrariés. Repousser des sensations pénibles ou ce qui les cause, voilà le but; les moyens sont pour l'homme les menaces; pour le chien, ses dents; pour le cheval, ses ruades, et pour le taureaux, ses cornes, dans la rage aussi-bien que dans l'état de santé.

M. *Hertwig* et l'auteur de l'article *Chien* de l'Encyclopédie de *Rees* ont observé chacun plus de deux cents chiens enragés, sans rencontrer jamais l'hydrophobie. Ces chiens recherchent avidement l'eau et les corps froids. Ainsi, le mot *hydrophobie* convient aussi peu pour indiquer cette maladie du chien que le mot *rage* pour indiquer celle de l'homme. Dans la plupart des cas, selon ces médecins, le

chien n'est ni farouche ni furieux, à moins qu'on ne l'irrite; alors il mord comme par impatience et sans acharnement. Le loup ne fait que mordre en courant, tandis qu'il dévore quand il a faim. Il y a bientôt perte d'appétit, variabilité de caractère, changement dans les habitudes, susceptibilité augmentée, surtout envers les chats; bientôt ils désertent la maison, surtout s'ils y sont habituellement maltraités, puis reviennent après l'accès, se montrant plus caressans que d'habitude. On les voit alors mâcher de la paille, des chiffons, leurs excrémens; leur voix est rauque, ils n'aboient plus, mais ont un hurlement particulier, beaucoup happant dans l'air, comme pour prendre des mouches. Tous ont une constipation opiniâtre. La peau du front se ride; les yeux, rouges d'abord, deviennent ensuite languissans et comme couverts de poussière; gonflement de la tête chez les uns, de la langue ou du nez chez les autres; l'émaciation est en général rapide et frappante. Quand l'animal est poursuivi ou qu'il n'a plus de force, la queue tombe entre les pattes; dans tout autre cas, elle conserve sa situation ordinaire. Les poils sont dressés dans les momens de fureur seulement. La connaissance ne disparaît qu'aux approches de la mort. Quelques-uns ont la mâchoire inférieure pendante et comme paralysée; la langue dépasse les dents, et la déglutition est impossible: ceux-là semblent moins irritables que les autres. La gueule, sèche d'abord, est ensuite remplie d'une bave écumeuse qui en tombe fréquemment. L'expérience a montré à M. *Hertwig* que les chiens ne reconnaissent ni la rage chez un autre, ni sa bave mêlée à leurs alimens. La mort termine cette maladie du septième au huitième jour, rarement plus tard. Des moutons enragés, observés par M. *Dupuy*, buvaient très-bien et mâchaient constamment du fumier, de la laine, sans rien avaler, puis tourmentaient les autres à coup de tête, et leur sautaient souvent sur le dos, en faisant entendre le bêlement d'amour.

La constriction à la gorge, si souvent produite chez l'homme par ses affections morales, ne se trouve pas chez la brute enragée. Il semble que cette constriction et l'horreur des corps polis et des li-

quides, qui en résultent peut-être, soient surtout le résultat de la frayeur, toujours bien plus grande chez l'homme que chez la brute.

La rage de l'homme diffère aussi parfois de celle du chien par une marche et des formes que celui-ci ne présente jamais. Plusieurs cas de rage spontanée se sont terminés par la mort en deux ou trois jours. (*Andry*, p. 6, et Mém. de la soc. roy. de méd.) Chez d'autres, la maladie spontanée ou communiquée eut une durée très-longue. *Baudot* et d'autres auteurs ont laissé des observations de rage véritablement chronique. *Andry* rapporte (p. 179) l'observation d'une femme de Saint-Calais, qui offrit tous les symptômes de la rage pendant plus de quinze mois. L'intermittence a aussi été observée dans cette maladie. L'épouse d'*Abel Roscius*, médecin à Lausanne, ayant été mordue au bras par un chien enragé, fut traitée convenablement, et guérit bientôt. Mais sept ans après, survinrent des tiraillemens dans le bras mordu, comme s'il était déchiré par des chiens; délire, tristesse profonde, insomnie complète, soif brûlante, fièvre forte, et abattement général très-prononcé. Jamais pourtant il n'y eut ni horreur des liquides, ni envie de vomir ceux qu'elle avait avalés. Tous ces symptômes disparurent bientôt peu à peu. Sept ans après, ils reviennent, en débutant encore par le bras mordu. Alors les vomissemens sont abondans, des soins empressés sont donnés à la malade, qui guérit en peu de temps. Six ans après, les mêmes symptômes reparurent, et se dissipèrent comme dans les cas précédens. Les accès revinrent ensuite tous les ans, durant d'autant moins qu'ils se rapprochaient davantage. Les changemens de temps causaient toujours des démangeaisons aux lieux où le bras avait été mordu. (*Andry*, p. 43.)

Anatomie pathologique.

L'examen du cadavre, si fertile en précieuses indications dans bien des cas, a souvent ici toute la stérilité qu'on lui trouve dans les différentes affections nerveuses. Selon *Zuinger*, *Mead*, *Sauvages*, *Boerhaave*, *Haller*, *Chaussier*, *Enaux*, *Trolliet*, *Magendie*, la putréfaction dans

ce cas marche avec une extrême rapidité ; le sang est décomposé en partie, et les vaisseaux, surtout ceux des poumons, et parfois ceux du cerveau, sont gorgés d'un mélange de sang et d'air, en sorte qu'il suffit d'en ouvrir un pour voir le sang jaillir comme pendant la vie. Il y a là bien du rapport avec ce que présentent les victimes d'un coup de foudre, ce qui me porte à penser que l'enragé meurt par épuisement rapide d'innervation.

Le désordre le plus constant siége dans la trachée et les bronches, parfois le larynx et le pharynx. La muqueuse y est engorgée, ainsi que toute la masse pulmonaire : on conçoit alors que le thorax ait été le siége d'une chaleur brûlante. Les voies aériennes sont remplies d'une mucosité écumeuse. Outre cela, M. *Dupuy* a trouvé chez les animaux des traces d'inflammation dans tout le trajet des voies alimentaires, à la vessie, à l'utérus, dans les enveloppes du prolongement rachidien et des nerfs pneumogastriques et trisplanchniques; d'autres ont trouvé les méninges rouges, enflammées, ou offrant au moins ses vaisseaux engorgés. Les parties les plus affectées, telles que le pharynx, les bronches, les poumons, reçoivent leurs nerfs de la bandelette de *Bell.* Aussi M. *Despinay* prétend-il avoir trouvé plusieurs fois le bulbe rachidien ou engorgé ou induré. M. *Hertwig* fit l'autopsie de plus de deux cents chiens morts de rage, les comparant avec des chiens de même âge et de même race non enragés, sans trouver une seule lésion caractéristique.

Prognostic.

Il est incertain pendant toute l'incubation, parce que le virus est sans effet sur bien des individus, ainsi que M. *Hertwig* l'a constaté pour les chiens. Néanmoins on doit craindre d'autant plus les suites funestes des morsures qu'elles sont faites par un animal plus évidemment enragé, qu'il a communiqué sa maladie à d'autres animaux, qu'elle est plus avancée, que le sujet mordu est plus nerveux et redoute plus les suites de cet accident, que les morsures sont plus nombreuses faites à nu, qu'elles occupent la tête, atteignent des or-

ganes importans, les gros vaisseaux, les gros troncs nerveux; qu'il n'y a pas eu de traitement, ou qu'il a été mal dirigé.

Dès l'invasion des accidens, toute incertitude cesse; le prognostic est d'autant plus grave que la maladie résulte d'une morsure ou de tout autre genre d'excitation.

Traitement.

Sans parler des remèdes, poudres, breuvages, moyens bizarres ou superstitieux vantés comme préservatifs ou curatifs de la rage par des charlatans ou des expérimentateurs peu sévères, il est plusieurs méthodes de traitement qui ont été employées assez souvent pour que l'on puisse savoir quelle influence elles ont pu exercer, au moins dans quelques cas.

Méthodes préservatives.

M. *Marochetti* examine tous les jours la langue des individus mordus, ouvre les pustules, s'il en trouve, les cautérise avec le fer chaud, puis fait gargariser la bouche avec une forte décoction de *genista tinctoria*, dont il fait aussi prendre une livre et demie par jour. Sur quinze personnes mordues dans l'Ukraine, quatorze suivirent cette pratique et furent sauvées; la quinzième, traitée autrement, périt. Sur trente-six personnes traitées par *Marochetti*, sept hommes n'offrirent aucune pustule; ils prirent exactement la décoction, personne ne périt. Selon M. *Salvatori*, la même pratique est en usage près de Pultawa, sauf que l'eau salée remplace la décoction précédente pour les gargarismes : la confiance des habitans dans ce moyen est telle, que l'hydrophobie ne leur inspire aucune crainte. Ceci me porte à croire que chez eux cette maladie est très-bénigne ou très-rare en raison de leur peu de sensibilité générale, et m'explique les succès de la cautérisation des vésicules que tant de bons observateurs cherchent inutilement. En effet, M. *Magistel*, en France (Revue, t. 7, p. 247), traita dix-huit personnes, dont huit lui offrirent des vésicules qui furent

cautérisées dès leur apparition. Néanmoins il mourut huit individus, dont quatre avaient offert des pustules qui furent cautérisées, et quatre autres qui n'en avaient offert aucune.

Le docteur *Urban* appuie sur quarante traitemens non suivis de maladie la méthode suivante. (Journ. des prog., t. 2, p. 43.)

1°. Lotionner la plaie avec du lait mêlé d'acide le plus possible, parce que le virus est alcalin.

2°. Bains ou fomentations salées de la partie blessée.

3°. Ensuite application de ventouses sur la plaie pendant deux jours. Si le lieu ne le permet pas, on pratiquera des incisions, puis des pressions convenables pour les faire saigner.

4°. Appliquer ensuite sur chaque plaie un épais plumasseau de charpie imbibée d'eau salée, l'arroser de cette eau de deux en deux heures, et le renouveler deux fois le jour. On peut tenter la réunion après deux ou trois semaines.

5°. Il faut alors surveiller la cicatrice avec le plus grand soin, ouvrir les phlyctènes, s'il s'en présente, et revenir au traitement précédent. Il croit ce conseil si important, qu'il le donne par écrit.

Les *lotions*, partie importante de ce traitement, ont souvent réussi, lors même qu'elles se composaient d'eau simple. On cite, entre autres preuves, des moissonneurs qui, mordus par un loup enragé, prennent la fuite et traversent une rivière en passant les uns dans l'eau, les autres sur un pont; quelques uns, parmi les derniers seulement, furent atteints de la rage. L'urine est le seul liquide employé par les chasseurs du midi pour lotionner les morsures que reçoivent leurs chiens. (Dict. des sc. méd., art. *Rage.*)

Les théories ont conduit à l'emploi tantôt de lotions acides, tantôt de lotions alcalines. C'est sans doute ainsi que MM. *Coster*, *Schomberg* et *Semmola* furent conduits à l'emploi du chlorure de soude. M. *Coster* ayant fait mordre deux chiens en différens endroits par un chien enragé, et inoculé la bave dans cinq à six plaies, pratiqua, six heures après, des lotions et injections de plaies avec une solution de deux parties de chlorure sur deux portions d'eau chez l'un, et avec

l'eau simple chez un autre. Ce dernier seul mourut trente-sept jours après l'opération. Le premier pouvait être impassible de l'action du virus comme tant de chiens le sont. (*Hertwig.*) Dans le second cas, supposant tous les points infectés bien lotionnés, on aurait une preuve qu'après quelques heures les lotions simples n'emportent plus le virus. Il faut d'autres faits pour établir l'efficacité du chlorure, qui n'agit évidemment que sur les corps en putréfaction; son mélange avec le virus vaccin n'en a nullement altéré la propriété.

Les frictions et pilules mercurielles employées par *Andry*, *Baudot*, *Bonel de la Brageresse*, le frère *Duchoisel*, *Tissot*, et des médecins d'Allemagne et des Indes, ont été employées si souvent et si rarement suivies d'accidens rabiques, qu'il est difficile de ne pas leur reconnaître une action préservative.

Sur trois cents individus qu'il traita aux Indes, le frère *Duchoisel* n'en perdit pas un seul. (Soc. roy. de méd.) *Daniel Johnson*, qui a longtemps pratiqué aux Indes-Orientales, dit avoir préservé tous ceux qui l'ont consulté, tandis que ceux qui s'adressaient aux brames mouraient presque tous. (Journ. gén., t. 70, p. 266.)

Bonel de la Brageresse traita cinq cents personnes et réussit constamment. Il faisait pratiquer tous les soirs, sur les plaies, des frictions avec ʒj de pommade mercurielle, composée de $\frac{1}{3}$ mercure éteint, $\frac{2}{3}$ de saindoux et un peu de térébentine. La plaie rougit, se gonfle et suppure quelque temps.

Mercure doux sublimé, 4 fois.... ʒ iv
Jalap, diagrède en poudre, aa.... ʒ

puis sirop de chicorée f. s. a., vingt pilules, une par jour; mais les 1^er^., 6^e^. et 12^e^. jours.

Tel était aussi le traitement du frère *Duchoisel*. *Baudot* mettait un vésicatoire sur la plaie pendant huit heures, ouvrait les phlyctènes, et lotionnait la plaie avec de l'huile tiède, la frictionnait tous les jours avec demi à deux gros de pommade mercurielle camphrée, selon l'âge. Comme les précédens, il évitait de provoquer la salivation.

Sur 105 individus, 96 furent préservés, 4 guéris de symptômes

d'invasion, cinq autres périrent; deux d'entre eux étaient gravement blessés, deux autres périrent sans être secourus au début des accidens. *Baudot* croit, d'après l'expérience qu'il acquit plus tard, que le cinquième eût pu être sauvé par l'incision de la cicatrice au moment où elle s'enflammait. Jamais il n'a guéri de malade déjà hydrophobe. Il y eut 28 personnes mordues à nu, et plusieurs à la tête; elles guérirent aussi facilement que les autres. Il est bon de noter que ces morsures furent faites par des chiens dont la maladie fut rendue évidente par sa transmission à d'autres animaux. (Soc. roy. de méd.)

A l'hôpital de Zurich on en perdit 4 sur 233; 2 moururent quarante-huit heures après leur arrivée. les deux autres avaient à la face des plaies qui rendaient le traitement méthodique impossible. (Cantharides dans la plaie; vésicatoire sur ses bords, puis suppuration de ces parties; calomel à l'intérieur, remplacé par cinq grains de poudre de racine de belladone quand la salivation commence.) Le malade garde le lit un mois; on le fait suer le plus possible, et on le prive de substances animales. (Revue, t. 8, p. 120.)

Néanmoins, 10 personnes mordues meurent, à Brives, en salivant abondamment; 5 autres à Senlis, dont 2 meurent plutôt d'accidens mercuriels que de rage. Grand nombre d'autres insuccès pareils, recueillis par *Leroux*, l'ont porté à regarder les frictions mercurielles comme nuisibles, ou au moins complètement inutiles. Cette opinion fut aussi celle de *Moreau*, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui prétend même que les frictions hâtent la mort. Cette opinion ne paraîtra pas opposée à celle de *Baudot*, si l'on sait que les malades n'arrivent à l'Hôtel-Dieu le plus souvent que lorsque l'hydrophobie est déclarée : le mercure est un excitant général; il paraît tout simple qu'il aggrave une maladie où l'excitation générale est déjà si grande. Quant à l'opinion de *Leroux*, elle est basée sur des raisons avec lesquelles je démontrerais facilement que le quinquina est inutile et même dangereux.

Excision. Elle a été pratiquée plusieurs fois tantôt sur des parties peu importantes, d'autres fois sur des parties trop maltraitées pour

pouvoir être conservées par aucun traitement. Employée avec succès comme préservatif, elle a aussi été employée comme moyen curatif des premiers accidens. L'amputation d'un doigt mordu, trente jours après l'accident, fit disparaître les prodromes manifestes de la rage (*Saint-Martin*) ; d'un autre côté (Revue, t. 7, pag. 242), l'amputation du doigt, trente heures après la morsure, n'empêcha pas l'invasion de la maladie le trentième jour, et la mort le trente-cinquième. Dans le premier cas, la douleur a pu faire oublier les craintes et éloigner ainsi une puissante cause d'accidens ; mais, dans le second, la frayeur a dû concourir puissamment à leur production, si toutefois elle n'en est pas la seule cause. Ce même moyen a plusieurs fois arrêté les accidens tétaniques et épileptiques, qui débutent souvent, comme la rage, par la douleur partant d'un point irrité.

La *cautérisation* de la plaie a aussi été souvent employée avec un succès très-grand ; ainsi, pour détruire le virus de la plaie, on a employé le fer rougi à blanc, surtout pour les plaies de la bouche, des environs des yeux, partout où il importe de ménager les parties voisines de la plaie ; dans d'autres cas, surtout si les plaies sont sinueuses, les caustiques liquides pénètrent mieux partout : ils ont d'ailleurs l'avantage de ne pas effrayer autant les malades. On emploie surtout le chlorure d'antimoine, le nitrate d'argent, le nitrate acide liquide de mercure, l'amadou, la poudre enflammée. Un individu mordu par un loup enragé vint consulter M. *Récamier*, et lui montrer sa plaie cicatrisée se couvrant de phlyctènes ; elles furent ouvertes et cautérisées, comme toute la cicatrice ouverte, avec le nitrate acide liquide de mercure ; des bains ensuite, avec un, puis deux, puis trois gros de deuto-chlorure de mercure prévinrent tout accident. Un employé de l'Hôtel-Dieu, étant à la chasse, repoussa à coups de crosse de fusil un chien étranger qui voulait se jeter sur le sien ; pendant cette lutte il fut mordu au pouce. Trente jours après environ, il sentit des inquiétudes qui s'accrurent toujours ; enfin, arrivé à l'Hôtel-Dieu, il offrit tous les symptômes de la rage et même l'hydrophobie. La cicatrice du pouce, enflammée, fut ouverte et cautérisée. L'as-

semblée des médecins résolut de faire pratiquer, quelques heures après, une injection d'eau dans les veines; mais on n'en fit rien, parce que les accidens se calmèrent bientôt.

Des symptômes, et surtout de leur mode de développement, on peut déduire rigoureusement que la maladie est simplement locale, au moins pendant les premiers accidens; que le virus n'a d'action que sur les tissus divisés; qu'il suffit de les délivrer de son contact pour prévenir et même pour faire cesser les premiers accidens : les lotions, incisions et aspirations remplissent très-bien cette indication. Dans bien des cas, et surtout immédiatement après l'accident, l'emploi de la ligature, si elle est possible, secondera et même remplacera avantageusement l'action de la ventouse. Placée sur un membre, entre la plaie et le cœur, elle arrêtera la marche du sang veineux, qui, alors, loin d'entraîner le virus au dedans, sera obligé de refluer par la plaie, et l'entraînera ainsi avec lui au dehors. Les sangsues, les suppuratifs sur la plaie ont le même résultat.

L'excision, enlevant les parties irritantes ou irritées, fait évidemment cesser la douleur, comme la section d'un nerf au-dessus du point où il est irrité. Mais comment agissent les frictions mercurielles? Le mercure engourdit-il le système nerveux, comme le ferait supposer la paralysie qui survient chez ceux qui en abusent? Quant à la graisse appliquée sur les tissus divisés, il est certain qu'elle les met à l'abri de tout agent irritant, comme on peut s'en assurer souvent en mettant du suif ou autre corps gras non acide ni rance sur une égratignure, une légère incision. J'ai souvent, en pareil cas, dissipé sur-le-champ une douleur cuisante causée au derme, sans doute par la présence de l'air; une mouche de taffetas, agissant de même, prouve que la graisse n'agit pas d'une manière spécifique : aussi les lotions huileuses furent-elles employées par *J. Bauhin, Puteau, Baudot.*

La cautérisation, détruisant le virus et les parties qu'il a touchées, remplit très-bien la principale indication : c'est le meilleur moyen à employer au début des accidens, comme le prouve M. *Récamier.* L'in-

fluence des excitans physiques et moraux étant bien établie, on devra les éviter, et ne prendre que des alimens doux, choisis surtout parmi les végétaux.

Tant qu'une maladie ne cause que peu ou pas de désordres loin de son siége, le traitement de cette seule maladie suffit; mais quand surviennent des accidens sympathiques graves, il convient de les traiter comme résultant d'affection isolée. C'est surtout ce qu'il importe de faire au début de la rage, et même quand elle est confirmée; alors au traitement local on joindra les saignées, injections d'eau dans les veines, bains.

Saignée. Un Indien mordu ressent le dix-septième jour après l'accident des douleurs à la cicatrice; bientôt pesanteur, assoupissement, anorexie, frayeur, spasmes généraux; yeux rouges, fixes ou roulans; bave écumeuse, horreur de l'eau très-prononcée. Comme on le conseille, M. *Schoolbred* ouvre *largement* la veine (vingt onces de sang), et le calme reparaît; on en tire encore vingt autres, et le malade but avec plaisir deux à trois onces d'eau; quelques nausées font rejeter un peu de salive : pouls faible, régulier, à 164 pulsations par minute; sommeil d'une heure; puis il prend quatre onces de sorbet. Endormi de nouveau, il se réveille bientôt agité, soupçonneux, souffrant à l'estomac; il boit précipitamment quatre onces d'eau : saignée à défaillance; la douleur d'estomac disparaît pendant l'écoulement du sang : pouls régulier, faible, à 88. Ce jour et le lendemain, trois grains de calomélas, et un d'opium en une pilule toutes les trois heures. Le soir du second jour de la maladie, le calme est parfait, le malade prend huit onces de sagou. (Journ. gén. de méd., tom. 51, pag. 568.) Plusieurs saignées ont chaque fois dissipé des symptômes effrayans, et rendu la faculté de boire. (*Despinay*, Rev., méd., tom. 4, pag. 142.)

Trolliet a vu aussi la saignée calmer les accidens, qui revenaient ensuite d'autant plus tôt que la maladie était plus près de son terme.

Plusieurs fois des sangsues placées au cou, à l'épigastre, ont dissipé les premiers symptômes chez le premier malade de M. *Labonardière.*

Injection. Dans ses expériences, M. *Magendie,* voyant toujours un calme profond suivre l'injection d'eau dans les veines, pratiqua cette opération sur un chien enragé *au combat des animaux.* Il tira environ douze onces de sang, et introduisit ensuite environ quarante onces d'eau à trente degrés par la veine ouverte. Il s'ensuivit un calme parfait de cinq heures, puis accès d'étouffement qui causa la mort. On l'attribua à l'injection trop copieuse et trop prompte. En effet, on trouva un déchirement des cellules pulmonaires.

Un malade déjà hydrophobe est apporté à l'Hôtel-Dieu : injection de deux livres d'eau à trente, suivie d'un calme complet; le pouls descend de 150 à 80; il boit alors sans difficulté, et rend une livre d'urine très-fétide, trouble, jaune. Ce bon état dure cinq jours; mais surviennent affections articulaires aiguës, vomissemens verdâtres. Il entend dire qu'il a été enragé et qu'on a expérimenté sur lui; dès-lors il désespère de guérir, craint qu'on ne l'étouffe, et meurt neuf jours après l'opération. On trouve les articulations du genou, du poignet et du coude pleines de pus, et les cartilages sains; le sang, putréfié, était mêlé de gaz, qui remplissaient les vaisseaux. (Journ. de *Magendie*, tom. 3.)

Bains. Ce moyen a souvent calmé les accidens momentanément, il est vrai. Daprès la marche connue de l'absorption, un bain et des boissons aqueuses données après une large saignée agiront sans doute comme l'injection aqueuse. Des topiques froids sur la tête et le cou seront alors avantageux, puisque seuls ils ont calmé les douleurs chez un malade de M. *Labonardière.*

L'opium, le musc, le castoréum ont été souvent employés, même à dose très-forte, sans produire d'effet avantageux, au moins le plus souvent. Injecté dans les veines par M. *Dupuytren*, l'opium, à la dose

de deux, quatre, puis huit grains, a momentanément calmé les accidens.

Le vinaigre, vanté par *Boërhaave*, *Van-Swiéten*, et les journaux anglais de mai 1765, fut donné dans la soupe à un chien enragé, et avec du son à une truie à laquelle il avait communiqué la rage. On tint leurs loges bien fermées, et on y plaça un vase contenant du vinaigre chaud. Après leurs accès de fureur, ces animaux tombèrent dans un affaissement complet; quelque temps après on les surprit mangeant avidement ce qui leur fut préparé; dès-lors les accidens disparurent complètement sous l'influence de ce moyen employé pendant un mois. Ce moyen réussirait sans doute mieux encore au début; il est d'ailleurs d'un emploi facile. L'extrême putrescibilité des matières animales rapproche la rage du scorbut, contre lequel on emploie avec beaucoup d'avantage les végétaux acidulés.

Les purgatifs, émétiques, sudorifiques, diurétiques, ont été fréquemment employés, mais concurremment avec d'autres moyens, en sorte qu'on ne peut leur reconnaître une efficacité démontrée par de nombreuses expériences. Mais quelques faits, et surtout l'analogie de leur action avec celle de la saignée, permettent de les considérer comme d'un emploi avantageux, au moins au début des accidens.

La loi générale de préserver d'excitans un organe déjà surexcité doit être bien observée, surtout dans cette maladie. Éloigner soigneusement du malade tout ce qui augmente les douleurs et diminuer ainsi, autant que possible, le nombre de ses spasmes, sont les seuls moyens de ménager une sensibilité qui s'épuise si promptement. Ainsi, vue de liquide, de lumière, courans d'air, paroles inquiétantes, doivent être évités soigneusement, tant qu'il en résulte des symptômes violens.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad extremos morbos extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

III.

A plagâ in caput, stupor, aut delirium malum. *Ibid.*, *aph.* 14.

IV.

A purgantis potione convulsio lethale. *Ibid.*, *aph.* 25.

V.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, morbus. *Ibid.*, *aph.* 71.

VI.

Qui benè valent corpore purgata sunt difficiles. *Sect.* 2, *aph.* 37.